



**Compte-rendu sur Wandering Spirits: Chen Shiyuan's
Encyclopedia of Dreams. Translated and edited by
Richard E. Strassberg (2008)**

Rainier Lanselle

► **To cite this version:**

Rainier Lanselle. Compte-rendu sur Wandering Spirits: Chen Shiyuan's Encyclopedia of Dreams. Translated and edited by Richard E. Strassberg (2008). Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 2010, 97-98, pp.459-463. halshs-00961549

HAL Id: halshs-00961549

<https://shs.hal.science/halshs-00961549>

Submitted on 30 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu sur :

Wandering Spirits: Chen Shiyuan's Encyclopedia of Dreams. Traduit et présenté par Richard E. Strassberg. Berkeley: University of California Press, 2008 (traduction de : Chen Shiyuan 陳士元 (1516-1595), *Mengzhan yizhi* 夢占逸旨, 1562). [ISBN 0520252943, 63 \$]

Page 459

Rendre compte d'une traduction, en particulier quand il s'agit d'un ouvrage chinois datant d'une période ancienne, suppose de répondre à plusieurs types de questions : sur la pertinence du choix de l'œuvre traduite ; sur le travail du traducteur en tant qu'éditeur et présentateur du texte ; sur la traduction proprement dite et les différents aspects du rendu du texte ; sur le profil de lecteurs auxquels s'adresse la traduction.

Le titre donné à l'ouvrage, *Wandering spirits*, fait référence à une expression courante des traités chinois d'oniologie (*shenyou* 神遊, « out-of-body state ») ; sur la couverture et la page de garde, figure également le sous-titre du livre : *Chen Shiyuan's Encyclopedia of Dreams*. La table des matières révèle ensuite que le titre de l'œuvre proprement dite se traduit par « Lofty Principles of Dream Interpretation », mais il nous faut parcourir la préface, les « Editorial notes » et la liste des dynasties pour apprendre, à la deuxième page de l'introduction, que le livre qu'on a entre les mains est en fait la traduction du *Mengzhan yizhi* 夢占逸旨 (achevé en 1562), de Chen Shiyuan 陳士元 (1516-1595).

Une fois surmonté ce petit jeu de piste, on ne peut que se féliciter du choix de Richard E. Strassberg de présenter dans une traduction intégrale un ouvrage qui est, avec le *Mengzhan leikao* 夢占類考 (1585) de Zhang Fengyi 張鳳翼 (1527-1613) et le plus tardif *Menglin xuanjie* 夢林玄解 (1636, traditionnellement attribué, abusivement sans doute, au même Chen Shiyuan)¹, l'un des plus importants traités oniologiques des Ming. Le succès et l'influence du *Mengzhan yizhi* (ci-après *Yizhi*) furent durables, comme le montre l'existence de ses nombreuses éditions, depuis le « commercial publishing boom » de l'ère Jiajing (milieu du XVI^e siècle), au cours duquel il s'est pour la première fois diffusé jusqu'à la période contemporaine. Ce succès s'explique en partie parce que le *Yizhi* est, non une clé des songes, mais l'œuvre à la fois « théorique » et encyclopédique d'un lettré aux centres d'intérêt multiples et de vaste culture générale, s'inscrivant dans une tradition en partie philosophique qui rappelle, sans toutefois s'aligner sur elle, celle

Page 460

d'un Wang Tingxiang 王廷相 (1474-1544). Peu d'ouvrages antérieurs à celui de Chen Shiyuan présentent une telle ambition, de colliger l'ensemble de la tradition chinoise d'oniologie.

¹ Le *Menglin xuanjie* a été étudié en son temps par Michael Lackner : *Der chinesische Traumwald: traditionelle Theorien des Traumes und seiner Deutung im Spiegel der ming-zeitlichen Anthologie Meng-lin hsüan-chieh*. Frankfurt am Main: Peter Lang, 1985.

C'est certainement la raison pour laquelle R. E. Strassberg choisit de rédiger une introduction qui, pour l'essentiel, prend la forme d'un résumé de l'ensemble des conceptions chinoises en la matière, depuis le début des temps historiques et les premiers témoignages écrits d'époque Shang, jusqu'à la fin de la dynastie des Ming. Avec ses quarante-sept pages, notes comprises, cette introduction est d'autant plus cruciale qu'elle constitue pour le lecteur le seul cadre critique de lecture de la traduction, laquelle est entièrement dépourvue de tout élément d'explicitation, que ce soient notices, notes ou commentaires.

Ce choix fait naître une impression ambivalente. Il laisse le lecteur sur sa faim car à peine une petite dizaine de pages, soit environ un quart de la partie rédactionnelle de l'introduction (hors notes), est consacrée à la présentation du *Yizhi* proprement dit, et c'est là tout le bagage fourni au lecteur pour se lancer dans la lecture d'un texte savant, aux nombreux aspects techniques ou notionnels. Cette partie est cependant éclairante à beaucoup d'égards, car elle expose le contexte biographique, intellectuel et philologique² d'une œuvre qui est celle – et c'est ce qui participe de son intérêt notamment anthropologique – d'un « scholar in the Confucian mode, a transmitter of traditional knowledge who is not known to have performed interpretations for others ». Le reste de l'introduction, qui précède cette présentation de « Chen Shiyuan and his encyclopedia », dresse un résumé général de l'histoire des conceptions chinoises sur le rêve. Le lecteur, même sinologue, s'il est peu familier de l'univers chinois de l'oniologie, saura gré à l'auteur de cette synthèse qui constitue, en quelques pages, un fort honnête digest retraçant trente siècles de problématiques chinoises sur la question.

Le principal défaut de cette méthodologie est qu'elle subsume la problématique des rêves qui, en réalité, est un ensemble de problématiques hétérogènes, sous une unité intellectuelle, et de plus une continuité historique, lesquelles sont trompeuses l'une comme l'autre. Il paraît en effet risqué, sans verser dans la généralisation abusive, de traiter ainsi d'un seul tenant de tant de choses diverses et quelquefois divergentes telles qu'oniromancie (elle-même aux multiples facettes), clés des songes, considérations philosophiques ou cosmologiques sur les rêves depuis l'Antiquité jusqu'au néoconfucianisme, perspectives religieuses du rêve, présence du rêve dans les récits de prodiges, typologies de « dream manuals » ou « dreambooks », etc. En outre, si l'on tient compte du fait que rien n'est plus métaphorique que le rêve, nous devons de surcroît adjoindre à cela, comme le fait R. E. Strassberg, tout l'aspect littéraire, qui jouxte les considérations quasi religieuses d'un Qu Yuan 屈原 (~339-~278), quasi-philosophiques d'un Su Shi 蘇軾, aux créations imaginaires d'un Bai Xingjian 白行簡 (776-826) et d'autres auteurs de « transmissions of unique events » (*chuanqi* 傳奇), ou relèvent de l'atavisme compilatoire des différents auteurs de *biji* 筆記 (« notes au fil pinceau ») et *leishu* 類書 (« encyclopédies ») des Tang et des Song. Non que les éléments apportés dans cette vaste fresque soient erronés ou que leur présence soit foncièrement illégitime : tout est une question de distance focale à partir de laquelle présenter l'œuvre traduite. D'une certaine manière, Chen Shiyuan hérite évidemment de l'ensemble des traditions résumées (comment pourrait-il faire autrement ?), mais faire un rappel de celles-ci serait

² Sur lequel des compléments ont été judicieusement apportés par Dimitri Drettas dans son compte rendu sur le même livre : *T'oung Pao* 96/4, 2011, p. 565-570.

plus l'affaire d'une monographie sur l'histoire des traitements du rêve en Chine, que d'une introduction à la traduction d'un ouvrage spécifique. Fallait-il résumer dans celle-ci toute l'histoire de la littérature chinoise pour présenter un roman des Ming, fût-il de première importance ? Les traducteurs chinois de la *Traumdeutung* de Freud durent-ils résumer dans les leurs l'ensemble de l'histoire du rêve en Occident ?

Cette politique a mené sur ce point le traducteur-éditeur à des généralisations qui, pour être élégantes, peuvent aussi être contestées en l'absence, quelquefois, d'arguments autres qu'assez impressifs ; ainsi, à propos de la période médiévale et de la littérature de *mirabilia* (*zhiguai* 志怪) : « Just as the Chinese state during this time could not always prevent the incursions of foreign tribes, neither could local societies resist mass internal migrations; each anomaly account can thus be seen as a case history illustrating a problem resulting from porous boundaries ». Plus fâcheux encore, cette méthodologie de la traduction-édition amène à négliger, ou du moins à sous-encadrer, la lecture de pans entiers de la signification spécifique de l'ouvrage de Chen Shiyuan. Un domaine où son appréciation reste flottante est, par exemple, celui du dosage chez Chen entre, d'une part, les considérations d'ordre philosophique sur la réalité du rêve et sa valeur intrinsèque à un niveau qu'on pourrait dire subjectif et, d'autre part, sa qualité mantique, question majeure que l'introduction, pour le coup, démêle insuffisamment. Or ceci constitue un point important, notamment dans le contexte de la fin des Ming.

Les critiques formulées au paragraphe précédent sont aussi le fait d'une considération adjacente, celle de la politique choisie par l'éditeur-traducteur pour la traduction même du texte. Richard E. Strassberg nous livre une traduction intégrale de l'ouvrage de Chen Shiyuan, conforme aux éditions anciennes comme modernes ³ qui subdivisent la matière en deux parties : la première, composée de dix "chapitres internes" (*neipian* 內篇), "series of concise introductory discourses that present traditional cosmological and historical framework as well as Chen's views on several perennial themes in Chinese dream culture" ; une seconde organisée en vingt "chapitres externes" (*waipian* 外篇), thématiques, constituant la partie proprement « encyclopédique » de l'œuvre, où sont rassemblés quelque sept cents vignettes ou récits de rêves, assortis d'interprétations.

Comme beaucoup d'ouvrages chinois d'époque ancienne et classique, le livre de Chen Shiyuan est formé de deux niveaux de texte, que signale la classique disposition entremêlant colonnes en caractères de taille standard et doubles colonnes en caractères de moitié plus petits. Chez Chen, ces deux niveaux correspondent au texte principal d'une part et, d'autre part, à des éléments interlinéaires comprenant citations, mentions des sources, gloses, précisions et commentaires plus ou moins digressifs, exemples de récits ou de fragments de rêves, etc. Pour le confort de la lecture, ainsi que le reflète la mise en pages, le traducteur a distingué, le texte principal de tous ces éléments interlinéaires, lesquels sont rejetés en notes. Le choix est judicieux, non seulement en raison d'une meilleure clarté de lecture, mais surtout parce qu'il préserve toute l'importance de ce subtexte, dont l'élision aurait ruiné l'ensemble.

³ Beijing: Zhonghua shuju, 1985 ; in *Gudai zhanmengshu zhuping* 古代占梦术注评, éd. par Lu Yuanxun 卢元勋 et Wang Shijie 王世杰, *Zhongguo shenmi wenhua yanjiu congshu* 中国神秘文化研究丛书, Beijing: Beijing Shifan daxue chubanshe, 1992, 1-143.

Mais, fait stupéfiant, R. E. Strassberg, tout au long de la traduction des trente chapitres du livre, n'apporte pas une seule note explicative de traducteur-éditeur sinologue, pas un seul paragraphe d'introduction aux chapitres, bref pas un seul commentaire ou élément

Page 462

d'explicitation sur cette œuvre dense, complexe, éminemment pétrie de références. Le lecteur trouve donc, dans la partie principale du volume, le texte de Chen Shiyuan et rien que le texte, livré dans toute l'illusion de la possible autonomie de lecture d'un livre chinois d'époque classique, à caractère hautement philosophique et technique. C'est évidemment un complet trompe-l'œil, et peu nous importe si ce parti pris est le fait du traducteur lui-même ou d'un éditeur craignant le volume qu'une annotation même minimale aurait donné à l'ouvrage. Il suffit d'ouvrir ce dernier ad libitum pour se rendre compte de l'abîme d'obscurité sur lequel risquent d'ouvrir tant de citations, anecdotes ou événements historiques délibérément non identifiés, tant de concepts non discutés, tant de personnages historiques laissés sans précisions de date ni informations biographiques, fussent-elles succinctes (quoique certains personnages et certains noms d'ères, on ne sait pas très bien sur quels critères, bénéficient d'indications de dates). Tout au plus une brève précision entre crochets du traducteur vient-elle corriger ici ou là une référence erronée de l'auteur.

Les seules annexes dont dispose le lecteur pour progresser dans ce maquis se réduisent à un index et à la « List of sources » des ouvrages cités par Chen Shiyuan. Le problème de l'un comme de l'autre (à de rares exceptions pour le premier) est que les entrées y sont uniquement répertoriées selon la traduction anglaise, établie par Strassberg, du titre de chaque ouvrage (pour la bibliographie) ou de la notion (pour l'index). Sachant que de surcroît, les traductions choisies par Strassberg sont quelquefois sensiblement éloignées (d'ailleurs, parfois à juste titre) des traductions standard ou courantes, on comprend que l'utilisation de ces annexes puisse s'avérer difficile, lorsqu'il faut par exemple chercher le *Lunheng* 論衡 de Wang Chong 王充 (27-ca. 100), sous *Judicious Discussions*, le *Cefu yuangui* 冊府元龜 sous *A Giant Divination Tortoise for the Imperial Library*, ou le *Zhouli* 周禮 sous... *The Government Organization of the Zhou*. La consultation de cette bibliographie ne deviendra vraiment commode que lorsque l'ouvrage bénéficiera d'une édition électronique, offrant la possibilité de recherches de chaînes sémantiques à partir d'entrées plus ouvertes.

En dépit de ces critiques, la traduction proprement dite de R. E. Strassberg ne présente pas de défaut majeur. L'examen de celle-ci par rapport au texte source fait apparaître une fidélité qui va parfois jusqu'à une littéralité de bon aloi. Les choix de traduction des termes conceptuels ou techniques, s'ils peuvent par nature prêter à discussion, restent cohérents et leur ensemble aboutit à la constitution d'une terminologie (qui d'ailleurs aurait bien mérité une annexe critique). On peut cependant émettre des réserves sur la traduction de *Mengzhan yizhi* par *Lofty Principles of Dream Interpretation*. Pourquoi R. E. Strassberg a-t-il choisi de retenir l'un des sens relativement secondaires du mot *yi* 逸, soit « lofty » (« noble », « élevé »), alors qu'il suffit, à notre avis, de lire la préface de Chen Shiyuan pour comprendre que c'est son sens plus courant qu'il faudrait retenir ici, c'est-à-dire « qui aurait pu être dispersé », « oublié », « négligé », voire « caché » ou « qui aurait peut-être disparu », (*yi* 逸 étant alors un équivalent de ses homophones et quasi-variantes 佚 et 軼) ? Ceci non seulement parce l'œuvre de Chen compile une abondante ressource dispersée, mais plus encore parce que c'est la nature même

du rêve que d'échapper de justesse à la disparition et à l'oubli, alors qu'il est cette trace comparable à l'écrit archaïque en caractères en forme de têtards, révélée dans le rêve, dont parle la préface, et que Chen, anxieux de ne pas l'oublier, entend sauvegarder comme « a rare treasure ».

Page 463

Pour conclure, il nous reste à dresser le profil du lectorat auquel se destine cette traduction du Mengzhan yizhi. À qui cette entreprise sera-t-elle le plus utile ? Les critiques et remarques ci-dessus ont déjà apporté des éléments de réponse. L'introduction, à caractère généraliste, trace une esquisse chronologique autour du thème onirique au sens très large et n'apporte pas au spécialiste d'oniologie chinoise de nouvelles vues critiques ou philologiques sur le texte de Chen : elle semble viser un grand public cultivé. Les références et l'index, qui mettent en avant la version anglaise et non l'original chinois (malgré la présence des caractères, chaque fois que celle-ci est indispensable), vont dans le même sens. Mais en ce cas, pourquoi ne pas avoir annoté la traduction ou donné, justement, des clés d'interprétation à un lecteur non sinologue qui se trouvera perdu devant cette érudition chinoise d'un autre siècle, dense, touffue, obéissant inévitablement, comme tout texte, à ses codes spécifiques ?

Le lecteur sinologue saura évidemment gré à ce traducteur expérimenté d'avoir établi une traduction judicieuse d'un texte sous bien des aspects difficile. L'œuvre est fort utile en ce sens. Mais pour faire de l'entreprise une véritable référence, il manque le travail sinologique qui aurait apporté à l'ouvrage les élucidations nécessaires, à l'instar de tant de précédents où le travail du traducteur s'est doublé, grâce à l'édition d'un appareil critique, de celui d'un véritable interprète, pour qui l'occasion de traduire a été celle de faire avancer la compréhension d'un texte. Laissant croire à une apparente transparence de ce dernier, sans pacte herméneutique, la traduction de Strassberg, même si elle est précieuse à beaucoup d'égards, et on le dit à regret, est quelque peu paresseuse. Il faudra faire avec ses défauts structurels, qu'une hypothétique édition ultérieure de l'ouvrage pourra difficilement rectifier.

Rainier LANSELLE (Université Paris VII-Diderot CRCAO/UMR 8155)